

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Deux grandes innovations se préparent dans la toilette : La réapparition des frisures et la réforme des crinolines.

Déjà, il y a un an, un artiste en renom s'était efforcé de ramener la coiffure Sévigné. Cette tentative avait eu quelque succès, sans toutefois être connue généralement. Cette année-ci, M. *Sergent* fils, qui semble appelé à continuer la réputation de son père, a fait du perfectionnement de cette coiffure une création tout artistique. Les frisures presque aériennes sont accompagnées en arrière de deux longs tire-bouchons; et de légères fleurettes sont entremêlées aux cheveux avec une gracieuse négligence. Les houpes accompagnent aussi quelquefois la coiffure à l'*Impératrice*, c'est-à-dire roulée en dessous, et lui donnent un caractère historique. C'est, à très peu de chose près, celle qui fut adoptée après 1620, alors que notre France reconquit, dans toute sa plénitude, l'empire de la mode qu'elle partageait depuis cent ans avec l'Espagne. On porte aussi de doubles bandeaux roulés tous les deux en dessous, d'autres fois un seul bandeau entouré d'une épaisse natte.

Comme toutes les autres, cette branche de la toilette, la plus importante de toutes, puisqu'elle ne tire ses éléments que des richesses mêmes de la nature, est devenue l'objet de sérieuses études et de savantes combinaisons.

La crinoline, cette mode si peu en harmonie avec les habitudes resserrées de notre vie moderne, avait trouvé le moyen de devenir, nous ne savons trop pourquoi, une préoccupation même des esprits les plus graves. Qu'on s'en occupât pour la soutenir ou pour la blâmer, nous trouvions qu'on lui faisait l'honneur de s'en occuper beaucoup trop. Seules, les revues dans le genre de celle-ci devaient, pensions-nous, s'intéresser à son existence; mais nous n'avons plus le courage de nous plaindre de ces manifestations diverses de l'opinion, puisque de leur concours est résultée une décision équitable et conciliatrice. La mode ne revient pas aux robes plates, l'exagération disparaît et il reste, dans la façon des jupes, une ampleur élégante et raisonnable.

Les basques ne se portent presque plus et seulement comme fantaisie. On les fait alors très basses, arrondies sur les côtés et fendues en arrière.

Nous avons remarqué comme toilettes de ville simples et de bon goût :

Une robe de taffetas bleu de France, à quilles, formées de losanges en velours noir à cheval sur d'autres losanges en étoffe de soie à gros grains. Le corsage garni de losanges semblables, mais plus petits, se termine par des effilés de soie et de jais. Les manches ont deux bouffants et un volant orné de losanges et d'effilés. Cette toilette était complétée par un col et des manches en point d'Alençon et des nœuds de velours brodé de jais, dans une coiffure à l'*Impératrice*.

Une autre toilette, composée d'une robe *Pompadour* à deux volants, dont le corsage à longue pointe arrondie par devant et à petites basques sur les côtés, se termine par une berthe pointue par devant et par derrière, et garnie

de petits velours noirs et d'effilés assortis à la robe; d'une coiffure en blonde forme colimaçon, sous laquelle est posée une guirlande de pensées; quelques pensées détachées sont semées sur de larges barbes en blonde.

Une robe de moire antique grise à une seule jupe, mais garnie devant et au corsage de dentelle noire posée en échelle et entremêlée de grelots de velours et de jais. Les manches très larges avec un simple petit jockey, ouvertes en dessous, et garnies de même de dentelle et de grelots, et doublées de taffetas blanc bordé d'une petite ruche posée un peu en dehors. Une coiffure en dentelle noire et en géranium ponceau.

Nous avons rencontré dans le monde une jeune fille dont la toilette de demi-deuil, harmonieuse dans sa sévérité, nous a fait oublier un instant les nuances plus claires et plus gaies que l'on trouve d'ordinaire dans une toilette de bal. Elle se composait d'une robe de tarlatane à deux jupes très amples. Le corsage, tout bouillonné devant et derrière et entremêlé d'une très étroite passementerie de jais, était terminé par des bretelles de velours noir avec nœud devant et derrière, et de longs bouts retombant sur la jupe. Au haut du corsage était un bouillonné de tarlatane avec un velours très étroit passé dedans. Comme coiffure, des épis de jais de chaque côté des cheveux disposés en doubles rouleaux, et par derrière un huit en velours formant cache-peigne et terminé par de longs bouts.

Nous assistions, ces jours-ci, à un de ces trop rares mariages où les sympathies du cœur se trouvent réunies à toutes les convenances de position et de fortune. Dégagée donc de toute préoccupation d'avenir pour cette union contractée sous d'aussi favorables auspices, nous avons pu examiner en détail la toilette de la mariée. La robe, qui sortait des ateliers de madame *Judenne*, l'une de nos couturières en renom, était en taffetas blanc à deux jupes très amples, avec biais de satin recouvert d'Angleterre. Le corsage, formant fichu *Marie-Antoinette*, était pointu derrière et surmonté d'un col en Angleterre, les manches ouvertes et très amples. Le voile très long en tulle illusion, la coiffure cache-peigne, et le bouquet en lilas blanc, clématite et fleurs d'oranger, les cheveux en bandeaux entourés de grosses nattes. Un seul bijou se faisait remarquer dans cette parure d'une si élégante simplicité: c'était un camée qu'à sa régularité parfaite de traits et de dessin on aurait pris pour un de ces précieux objets d'art que nous a légués l'antiquité, si l'arrangement moderne du costume et de la coiffure n'avait dénoncé un portrait de notre temps; c'était en effet celui du nouveau marié, offert par lui à sa fiancée. Un seul artiste, à Paris, s'occupe de ce genre de travail, qui sera bientôt recherché comme un élément indispensable à la composition de toute riche corbeille.

Un corset mal fait ôte, on le sait, toute la grâce à la plus charmante parure, mais, de plus, il est bien démontré maintenant qu'il peut avoir sur la santé la plus fâcheuse influence. Le choix intelligent de son fournisseur est donc, pour cette partie de la toilette, plus important que pour toute autre. Citer la maison *Hippolyte*, c'est rappeler seulement une réputation qui se recommande d'elle-même. La riche et élégante clientèle de cette maison a adopté le *corset paletot*, qui n'a pas d'ouverture par derrière et évite ainsi l'effet désagréable que produit toujours la marque du lacet au milieu d'un dos plat. Il s'attache devant à l'aide de boucles. Sa coupe est dégagée et courte, de manière à laisser aux mouvements toute leur liberté. Il peut se porter

avec toutes sortes de toilettes. Nous le recommandons spécialement aux dames qui montent à cheval. Il est très favorable aussi au développement de la taille chez les jeunes personnes et chez les enfants. La maison *Hippolyte* a obtenu un brevet pour ce modèle, elle en a donc la propriété absolue ; elle confectionne d'ailleurs tous les autres genres de corsets.

L'usage du burnous s'est de plus en plus généralisé. Les femmes élégantes adoptent naturellement de préférence ceux que leur prix un peu élevé met à l'abri des atteintes de la vulgarité. Ce sont ceux surtout en velours noir uni ou brodé de jais. On porte aussi des châles en chenille et velours, qui sont une jolie fantaisie, mais ne peuvent en aucune façon remplacer ce beau cachemire des Indes ou de France, qui se trouve dans toute garde-robe un peu complète, et que la foule admire à l'étalage de la maison du *Persan*, à côté des riches volants d'Angleterre et des remarquables dentelles que renferment ces magasins. Les châles longs ont toujours une vogue à peu près exclusive. Ils sont presque entièrement couverts de dessins ; à peine reste-t-il au milieu un tout petit espace uni, se dessinant soit en rond, soit en étoile, soit en losange. Les fonds vert et bleu paraissent être en faveur cette année.

Les chapeaux se font toujours de la même manière, c'est-à-dire en forme *Marie-Stuart*, avec longs bavolets, larges brides, nœuds de dentelles ou de velours sur la passe, plumes ou fleurs sur les côtés, bandeaux de velours ou de ruban sur le front. On fait aussi de fort jolies capotes, dont la forme avance un peu moins que celle des chapeaux, et des chapeaux de feutre avec ornement de fleurs semblables dont on trouve un bel assortiment chez M. *Abt* fils, rue de Ménars, 3. On prépare, dès maintenant, dans cette maison, de jolies pailles destinées aux modes du printemps ; et les modistes y trouvent, en toute saison, tous les genres de fournitures qui peuvent leur être nécessaires.

Les petits bords, les bérets avec plumes, sont adoptés par les femmes qui ne dansent plus, mais pour les jeunes femmes et surtout pour les jeunes filles, rien ne vaut pour le bal les coiffures de fleurs. Elles sont toujours presque rondes, mais un peu diminuées sur le front. Nous avons vu, chez madame *Perrot-Petit*, 42, place de la Bourse, une couronne de pâquerettes blanches avec une rose et son bouton placé sur le côté gauche, qui est tout ce qu'on peut rêver de plus frais et de plus riant.

Ce qui caractérise surtout cette maison, c'est une délicatesse extrême dans le choix et dans l'exécution. On y voit presque exclusivement des fleurs naturelles sans mélange d'or, de perles, de plumes et d'argent ; madame *Perrot-Petit* copie naïvement la nature, mais la nature telle qu'elle lui apparaît sans doute, c'est-à-dire toujours gracieuse et charmante comme elle-même. Chacune de ses fleurs est d'une admirable vérité, et un chef-d'œuvre de grâce et de poésie. Nous n'essaierons pas de décrire les délicieuses parures qu'elles servent à composer, nous en indiquerons seulement quelques-unes au hasard, pour donner une idée imparfaite de leur charme et de leur séduction.

Ce sont : une couronne ronde de roses sauvages effeuillées, avec feuillage mélangé de boutons. Une seule grande branche retombe du côté gauche ;

Une autre couronne de primevères à teintes dégradées, très pâles sur le front et rose vif sur les côtés. Deux grandes branches retombent en arrière ;

Une coiffure en églantines de plusieurs nuances et en héliotrope ;

Une *Cérés* en tulipes rouges et lilas blanc.

La maison *Perrot-Petit*, prépare en ce moment plusieurs envois pour les fêtes qui vont avoir lieu en Angleterre, à l'occasion du mariage de la princesse royale. L'une entre autres se compose d'une guirlande de primevères semblable à celle que nous venons de citer, et de quilles de primevères posées par touffes et mélangées de feuilles couvertes de givre. Nous ne doutons pas du succès

qu'aura cette parure, destinée à une très jeune et très jolie personne de l'aristocratie anglaise.

Les plus modestes de ces fleurs, sur une robe de tulle ou de tarlatane, font à une jeune fille la plus splendide toilette. La mode a pour les femmes d'autres exigences. La dentelle est devenue non-seulement un luxe de bon ton, mais presque une nécessité. Toutes les dames doivent donc savoir un gré infini aux fabricants qui, en créant un genre de dentelle presque semblable à l'autre, comme solidité, comme variété de dessins et comme aspect général, mais d'un prix infiniment moins élevé, leur permettent de suivre toutes les lois de l'élégance et de la mode.

Nous voulons parler de la dentelle de Cambrai, que la maison *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, a fait arriver à un si haut degré de perfectionnement. La fabrication à la mécanique, qui inspire à beaucoup de personnes une prévention inexplicable, est peut-être, au contraire, un avantage de plus, puisqu'elle permet de fabriquer d'un seul morceau les plus grandes pièces, et évite ainsi, dans les coutures, une cause d'accidents fréquents et toujours possibles dans les dentelles faites par morceaux à la main, et les mieux recousues.

Un autre préjugé répandu contre la dentelle de Cambrai, préjugé qu'il importe de détruire, c'est qu'elle se fabrique avec de la soie écru, et qu'on la fait teindre ensuite. Elle se fait, au contraire, avec de la soie noire, plus belle et plus unie que celle qui sert pour l'autre dentelle, car son mode de fabrication rendrait inacceptable, on le conçoit, un nœud ou une inégalité.

M. *Ferguson*, fournisseur d'un grand nombre de magasins en renom, fabrique aussi la dentelle *Lama* qui, plus forte et plus épaisse que la dentelle de Cambrai, s'emploie pour châles, mantelets, volants, mais non pour les objets plus petits tels que voilettes, cols, garnitures de fichus semblables à celui que nous avons vu chez mademoiselle *Anna Loth*.

Ce fichu, forme *Marie-Antoinette*, est en tulle à pois avec bouillonnés et garnitures en dentelle de Cambrai entremêlée de velours noir.

Un autre très joli fichu pour jeune fille, est en tulle Malines tout uni, avec garnitures semblables et petits velours noirs ; il est pointu et décolleté par derrière et par devant, et forme bretelles sur les épaules ; ses très longs bouts retombent sur la jupe, qu'ils sont destinés à garnir.

Mademoiselle *Anna Loth* a une grande variété de cols de manches, de bonnets, de mouchoirs, de coiffures en velours. L'une de ces coiffures, en forme de cache-peigne avec cordelière, nous a paru particulièrement gracieuse.

Les manchons se portent très petits. Les berthes de fourrure se font au contraire très grandes. M. *Bougeneaux-Lolley*, chez lequel on trouve le plus bel assortiment de toutes sortes de fourrures, fait de charmantes petites palatines pour soirées, en cygne, en hermine et en chinchilla.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 513.

TOILETTE DE DINER OU DE SPECTACLE. — Robe en taffetas garnie de velours, de petite guipure noire à dents et de grelots de chenille noire.

Corsage décolleté carrément derrière comme devant ; bordé à plat d'un velours garni de chaque côté d'une petite guipure à dents pointues.

Des velours formant la pointe à chaque extrémité et garnis d'un grelot en chenille sont posés en brandebourgs sur le devant du corsage et descendent ainsi en se diminuant jusque sur la pointe.

La manche, très courte et très écartée, est soutenue par un gros bouillon de tulle qui forme *sous-manche* courte.

Les deux jupes, ayant chacune un ourlet *marqué* (de 21 centimètres), sont garnies de *quilles* en velours, avec grelots et guipures.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure ornée d'une parure de clochettes et de torsades de perles, formant bien cache-peigne et posée très bas.

Robe en tulle bleu et blanc.

Robe de dessous en taffetas blanc.

Le corsage à pointe est garni d'une belle draperie bien gracieusement plissée et composée d'un pli blanc et d'un pli bleu alternativement.

La draperie descend sur l'épaule et creuse bien sur la poitrine. Elle est retenue devant dans un petit *poignet* de taffetas.

La manche est courte et très bouffante; elle se compose d'un mètre de tulle. Sur cette manche bouffante est posée, comme un jockey rond, une manche en tulle bleu.

Un beau bouquet de clochettes et de perles retombe avec ampleur du bas de la draperie. Un petit bouquet retombe sur la manche. Une belle blonde garnit en berthe le bas de la draperie.

Cinq jupes sont étagées: celle du haut est blanche, elle a 3 mètres de tour; puis deux autres, l'une bleue, l'autre blanche, ont 4 mètres; enfin les deux dernières en ont 5.

Chaque jupe a un ourlet de 4 à 5 centimètres.

L'IMPÉRIALINE.

Une grande amélioration se prépare dans la chaussure des dames, grâce à MM. *Lablanche et Meyrat*, fabricants de soieries, à Lyon, qui viennent de créer une nouvelle étoffe destinée spécialement à cet usage.

Cette étoffe, qui se fait à la mécanique, produit, au moyen d'une combinaison ingénieuse sur les métiers à la Jacquart, une imitation parfaite de la broderie à la main. Son armure remplacera avantageusement, tant pour la beauté que pour la solidité, tous les satins et draps de soie employés jusqu'à ce jour.

Les premières chaussures confectionnées avec ce tissu, ont été présentées à l'Impératrice par M. Viault-Esté, son fournisseur habituel, et Sa Majesté a bien voulu les accepter avec empressement, voyant sans doute dans cette brillante invention une voie nouvelle ouverte au luxe de bon goût, en même temps qu'une source féconde de travail pour la classe si nombreuse et si intéressante des ouvriers en soie de la ville de Lyon.

MM. *Lablanche et Meyrat*, dans leur reconnaissance pour ce bienveillant accueil, ont donné à leur produit le nom d'*Impérialine*.

Nous ne craignons pas de prédire à l'*Impérialine* un grand et éclatant succès, dès qu'elle aura fait son apparition dans les salons de Paris. Toutes nos Françaises riches, et avides de nouveautés, s'empresseront d'adopter celle-ci, et la chaussure, cette partie de leur toilette, si importante, et pourtant si négligée, se placera ainsi au niveau de toutes les autres.

Cette mode sera, nous l'espérons, adoptée dès ce hiver. Les élégantes broderies de leurs chaussures, en se jouant sur les brillants parquets des salons, donneraient à la danse de nos charmantes compatriotes un attrait de plus et rehausseraient encore l'élégance de leurs petits pieds.

Ces chaussures ne seraient pas moins convenables pour la ville. Les dispositions prises par les fabricants leur permettent d'appliquer ce tissu à toutes les chaussures de dames, telles que: bottines claquées, avec caoutchoucs, boutons ou lacets, souliers, pantoufles, mules ou cendrillons, etc., que leur grande variété de dessins et de nuances met en harmonie avec toutes les toilettes, toutes les saisons et tous les climats.

Les inventeurs n'attendent que l'assentiment des dames du bon ton pour se livrer activement à la fabrication de

cette étoffe, qui, si elle est un peu en retard cette année, se serait du moins assuré une vogue complète pour la prochaine saison des bals et des soirées.

Dès que leur invention aura reçu la consécration éclairée du patronage auquel ils font appel, elle ne tardera pas, nous en sommes certains, à être accueillie chez les autres nations, jalouses de ne pas rester en arrière de l'élégance et du bon goût français.

On peut dès maintenant s'adresser à MM. *Lablanche et Meyrat*, rue Romarin, n° 43, à Lyon, qui sont en mesure de répondre à toutes les commandes, si importantes qu'elles soient, qui peuvent leur être adressées, soit par des cordonniers en renom, soit par les commissionnaires qui se chargent de répandre dans tous les pays les nouveautés dès qu'elles paraissent et qu'elles sont adoptées.

Aussitôt que nous connaîtrons les maisons de Paris dépositaires de l'*Impérialine*, nous nous empresserons de les indiquer à nos lectrices.

MAISON LASSALLE ET Cie,

37, rue Louis-le-Grand et boulevard des Capucines, 1.

La maison de commission *Lassalle et compagnie* vient d'expédier à un riche propriétaire du midi un mobilier complet, comprenant depuis les splendides tentures en reps d'Aubusson et en Lampas de Lyon, les lustres en porcelaine de Chine montés en bronze doré, les bureaux, jardinières, étagères de travail, en marqueterie et en bois de violette, jusqu'aux plus simples couchettes en fer et à la plus modeste boîte de couteaux. Tout avait été commandé spécialement par elle, et établi sous sa direction et sa responsabilité; les sièges, les sommiers, les rideaux, confectionnés dans la maison même par un tapissier attaché à l'établissement.

Le même soin, la même activité sont apportés par la maison *Lassalle* à l'exécution de toutes les commandes qui lui sont adressées. Elle se charge, on le sait, de l'envoi et de la composition de toutes corbeilles de mariage, trousseaux, layettes, soit qu'on lui donne des indications précises, auxquelles elle se conforme scrupuleusement, soit qu'on la laisse libre de choisir ce qui convient le mieux dans des limites de prix exactement fixées d'avance. Mais, nous le répétons, cette maison a donné de si nombreuses preuves de capacité et d'intelligence, elle a une telle habitude des achats, la jeune et charmante personne qui s'occupe spécialement des objets de goût, est douée d'un tact si fin et si exercé, que nous ne pouvons que recommander une fois de plus à nos lecteurs une confiance entière et absolue dans cette maison, dont la réputation a depuis longtemps pénétré dans tous les pays.

LA FILLE DU COLON.

(Suite. — Voyez page 345).

— Vous craignez pour moi, je vous comprends. Mais n'ayez pas peur; car votre fille sera digne de vous, et elle bénit le ciel de pouvoir partager le péril qui vous menace...

— Cependant, Clara...

— Et quoi, mon père?

— S'il nous fallait mourir! balbutia le planteur d'une voix sourde.

— Nous mourrions ensemble, répartit la jeune fille d'un ton ferme et décidé.

Puis, après quelques moments de silence :

— Vous croyez donc qu'il y a peu d'espoir d'échapper ? reprit-elle.

Jansens se borna à secouer tristement la tête, en jetant un regard oblique sur sa caisse presque vide.

— En ce cas prions et recommandons notre âme à Dieu, continua la jeune fille avec la même tranquillité d'esprit.

Et elle se mit à prier avec effusion, tandis que son père lançait ses derniers pétards dans la foule toujours plus furieuse et plus acharnée des nègres. La caisse était entièrement vide ; mais en ce moment la porte de la maison céda aux chocs terribles du bélier des marrons, et ceux-ci envahirent l'habitation au milieu d'un tumulte impossible à décrire.

Pendant ce temps, une scène d'une autre nature s'était passée derrière la maison.

Nous avons vu que le planteur avait négligé toute mesure de défense du côté de la rivière ; la colline, à laquelle s'adossait s'Gravenhaag, lui paraissant trop abrupte en cet endroit pour être accessible autrement qu'au moyen de longues échelles. Malheureusement il avait compté sans l'audace des marrons et sans l'esprit inventif de ces sauvages. En effet, une partie d'entre eux avaient songé à opérer une diversion de ce côté. Ils avaient abattu une quantité d'arbres au bord du Surinam ; puis, après les avoir attachés ensemble au moyen de fortes lianes, ils avaient établi sur ce radeau un plancher en clayonnage, sur lequel s'étaient établis une cinquantaine d'hommes, armés de pieux, de piques et de haches. Cette embarcation descendit lentement la rivière, longeant constamment la rive gauche, où l'équipage qui s'était chargé de la diriger la maintenait à l'aide de perches, afin de l'empêcher d'être entraînée par le courant. Arrivé au pied de la colline, le radeau s'arrêta, et il fut solidement amarré à quelques troncs d'arbres qui croissaient dans les fentes du rocher.

— Maintenant donne-moi le câble, dit en ce moment à un de ses compagnons un mulâtre qui paraissait être le chef de la troupe.

Celui à qui s'adressaient ces paroles présenta aussitôt à son interlocuteur l'extrémité d'un câble à nœufs qui était roulé en cercle, et au bout duquel se trouvait attaché un solide crampon de fer. Le mulâtre saisit le crampon, et d'une main vigoureuse le lança sur le flanc du rocher, où le fer mordit comme la dent d'une ancre dans le sable de la mer.

— Voilà un échelon prêt, murmura le chef.

Et d'un élan aussi rapide que celui d'un jaguar il grimpa le long du câble, et gagna la première corniche de la colline. Là, il détacha le crampon, le lança plus haut, et atteignit une deuxième corniche. Après avoir répété trois ou quatre fois la même manœuvre, il se trouva au sommet du rocher, où il attacha le câble à triple tour à une sorte de créneau naturel qui s'élevait au-dessus du parapet du jardin. Cette opération terminée, il se pencha vers ses compagnons restés sur le radeau et leur dit à voix basse :

— Tout est prêt, vous pouvez monter.

Au même instant les marrons se mirent à grimper à leur tour le long de l'échelle flottante que le mulâtre leur avait ménagée. Un moment vous eussiez dit une grappe d'hommes suspendue dans l'espace. Ils montaient, ils montaient toujours, se renouvelant sans

cesse et sans cesse suivis d'autres hommes, non moins empressés à se hisser sur la colline. Environ quarante nègres avaient rejoint le mulâtre, quand celui-ci se pencha de nouveau sur la rivière et dit à ceux qui restaient :

— Assez ; vous autres vous garderez le radeau.

Puis, s'adressant à ses compagnons :

— Vous, suivez-moi, leur dit-il.

Et il s'avança avec eux vers la maison, marchant à leur tête et les conduisant avec l'assurance d'un homme parfaitement familiarisé avec tous les êtres des lieux. Mais, en passant près du souterrain où les nègres de la plantation se trouvaient enfermés, il fut singulièrement frappé par un chœur de voix qui semblait sortir du sol et qui chantait ce refrain si connu :

Doux oiseaux, d'où venez-vous ?

La patrie est loin de nous.

— Sur mon âme ! s'écria-t-il, ils sont enfermés ici. Maintenant je comprends pourquoi ils n'ont pas répondu à l'appel de la flûte. Or commençons, mes amis, par les tirer de là.

Au premier mouvement que firent les marrons pour dégager les pierres entassées devant l'entrée du caveau, le chant fit silence, les captifs ne sachant sans doute ce que ce bruit leur présageait, ni ce qu'ils en avaient à espérer ou à craindre. Les coups de hache qui commencèrent, immédiatement après, à entamer la porte, furent pour les prisonniers un nouveau motif d'incertitude et d'épouvante. Mais, quand les ais de chêne se furent ouverts sous le tranchant des terribles instruments, un cri unanime de joie retentit dans le souterrain :

— Masra Goliath !

En effet, les nègres avaient reconnu, à la clarté de la lune, la figure du mulâtre ; car c'était lui-même qui conduisait l'attaque de s'Gravenhaag du côté de la rivière. Délivrés de leur prison, les esclaves entourèrent en tumulte leur libérateur et l'accablèrent de témoignages de reconnaissance. Cependant l'heure pressait ; déjà la grande porte d'entrée de la maison avait cédé sous les efforts du bélier, et le flot des assaillants venait d'envahir l'habitation.

— Hâtons-nous ! hâtons-nous ! En avant ! s'écriait Goliath en entraînant sur ses pas les marrons et les esclaves, et en s'élançant vers le corps de logis avec une impétuosité sauvage.

Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta brusquement comme si ses pieds eussent été cloués au sol. Si la foudre l'avait atteint, il n'aurait pas été plus consterné qu'il ne le fut, en voyant que la multitude qui avait pénétré dans la maison par le côté opposé était déjà montée au premier étage, et que les marrons obstruaient l'escalier en une masse compacte qui montait et montait toujours, pareille à un flot vivant, d'où sortaient mille cris furieux et sinistres.

— Que Dieu me soit en aide ! murmura-t-il d'un ton désespéré. Je suis venu trop tard peut-être !

Après un moment d'hésitation, il prit de nouveau son élan, en s'écriant d'une voix qui dominait toutes les voix, comme le canon du tonnerre domine le canon d'un champ de bataille !

— Place ! place !

Et il se précipita d'un bond vers l'escalier, renver-

sant à droite et à gauche tout ce qui lui faisait obstacle, se creusant un passage à travers le bloc d'hommes qui lui barrait la route, escaladant même par moments la foule mouvante sous ses pieds comme un tas de pierres mal assises. Après des efforts inouis, il parvint à atteindre le vaste palier où s'ouvrait la chambre qui avait servi de poste de défense au maître de s'Gravenhaag.

Là se trouvaient déjà Huswara et les principaux chefs des marrons, dont l'un commençait précisément à démolir la porte au moyen d'une énorme cognée.

— Dieu soit béni ! je ne suis pas venu trop tard ! s'écria Goliath tout essoufflé et tout ruisselant de sueur.

— Oui, mon enfant, que le grand esprit soit loué ! exclama la mulâtresse avec un indicible mouvement de joie, en reconnaissant son fils à la lueur d'un torchon qu'un des marrons avait allumée. Que le grand esprit soit loué ! Car te voilà sain et sauf, et tu vas à la fois venger ton père, venger ta mère et te venger toi-même.

A ces mots elle arracha la cognée des mains du chef et la remit à son fils.

Au même instant Goliath leva le terrible instrument. Mais, avant qu'il eût eu le temps de l'abaisser, la porte s'ouvrit tout à coup d'elle-même. Huswara et ses compagnons reculèrent saisis d'étonnement et d'effroi, en voyant apparaître sur le seuil une forme blanche qu'ils prirent pour une vision surnaturelle et qui se découpait, comme un fantôme, sur l'obscurité dont la chambre était remplie; car Jansens venait de souffler sa lanterne. Cette forme était calme et souriante, et elle se tenait si complètement immobile qu'on eût eu de la peine à distinguer si elle était vivante ou si elle était morte. Le mulâtre, en la regardant, ne fut pas moins interdit que ne l'étaient les marrons qui l'entouraient. Cependant il ne tarda pas à reconnaître que ce n'était point une simple vision; il poussa un cri d'une intonation si étrange, qu'on n'eût pu dire si elle était l'expression de la terreur ou de la joie :

— Clara, est-ce bien vous ?

— C'est moi-même, repartit la jeune fille avec une sérénité presque surhumaine. C'est moi-même qui viens vous dire ceci : « Vous n'arriverez à mon père que quand j'aurai cessé de vivre. »

A cette réponse, la mulâtresse, dont les yeux se remplirent d'éclairs, saisit le bras de Goliath et s'écria avec une rage inexprimable :

— C'est sa fille ? Eh bien, qu'elle meure ! Venge ton père, venge ta mère, et toi-même, venge-toi !

En ce moment Jansens comprit tout le danger que courait sa fille. Honteux de voir une faible enfant s'exposer pour le sauver, il s'avança vers le seuil de la porte; il voulut en écarter Clara et s'offrir lui-même aux coups qui pouvaient la menacer. Mais elle refusa de bouger; il y eut presque une lutte entre le père et la fille, chacun d'eux voulant mourir le premier pour prolonger au moins de quelques minutes la vie de l'autre. Ce spectacle, d'une sublimité réelle, parut un instant émouvoir la mulâtresse elle-même. Cependant elle se hâta de réprimer ce mouvement d'humanité; et, s'adressant à son fils :

— Eh bien ! tu hésites ? lui dit-elle. Frappe ! frappe donc !

— Oui, mère, je frapperai, murmura Goliath. Mais

je frapperai celui qui osera toucher à cette jeune fille et à cet homme, ajouta-t-il en désignant de la main gauche Clara et son père, tandis que, la cognée à la main droite, il se posta sur le seuil en avant du planteur et de son enfant.

Huswara et ses compagnons ne purent en croire leurs yeux ni leurs oreilles; déjà la crainte d'un piège ou d'une trahison commençait à naître dans l'esprit des témoins de cette scène lorsque Goliath reprit :

— Écoutez, vous qui êtes là devant moi. L'enfant que voici n'a cessé d'être un ange de bonté pour nous tous serviteurs de la plantation.

— C'est vrai ! répondirent comme par une seule bouche les esclaves groupés au pied de l'escalier.

— Pas un malheureux qui l'ait vainement invoquée, continua le mulâtre, ni celui qui avait faim, ni celui qui avait soif, ni celui qui souffrait du corps ou de l'âme.

— Nous l'attestons devant le grand esprit ! exclamèrent les nègres.

— Aussi malheur à qui la touchera ! s'écria Goliath d'une voix devenue stridente.

Le ton décidé avec lequel il avait proféré cette menace, la contenance peu rassurante qu'il avait prise en s'établissant dans l'embrasement de la porte dont il occupait à lui seul toute la largeur, son regard flamboyant, tout concourait à imposer aux marrons, si bien qu'aucun d'eux ne se sentit le courage de faire un pas.

Madame JENNY D'AVELINE.

(La suite au prochain numéro.)

MIGNON.

(Voyez le numéro précédent.)

IV.

MIGNON.

Le lendemain, l'essaim murmurant des jeunes pensionnaires s'agitait sous les platanes à travers les suaves vapeurs de l'air du matin. On ne parlait dans les groupes bruyants que de l'arrivée d'une nouvelle compagne, et de la voiture armoriée, et de la parure de la grande dame, et du plumet du grand chasseur. La vieille tourière, qui avait fait vœu de chasteté, n'avait certes pas fait vœu de silence : elle avait raconté les grands événements de la veille, et les grands combats qu'elle avait combattus, et sa défaite glorieuse; tout était connu et redit par la renommée aux cent bouches et aux mille langues.

On entourait donc une religieuse qu'on supposait mieux instruite.

— Comment s'appelle-t-elle ? lui disait-on, lui criait-on de tous les côtés à la fois.

— Son nom, mes enfants, je ne le sais pas encore, dit doucement la sœur en faisant de la main un geste pour modérer ce tumulte; mais je l'ai vue hier avec madame, elle a l'air bien mignon.

— Mignon ! Mignon ! répétaient les enfants en sa-

tillant sur place, puis en courant colporter la nouvelle qui fit bientôt le tour de la vaste cour.

Et le nom de Mignon était dans toutes les petites bouches rieuses.

La perruche favorite qui trônait sur son bâton d'acajou en haut du perron du parloir (et quel couvent n'a pas sa perruche ou son perroquet?), la perruche ne manqua pas de retenir le nom qu'elle entendait redire de toutes parts et sur tous les tons; et, quand la dame supérieure se montra sur la première marche en donnant la main à la jeune fille que nous avons à peine aperçue aux derniers rayons du jour, la gentille perruche, se penchant et se balançant sur son frêle appui, s'envola sur l'épaule de la supérieure et répéta d'une voix claire et sonore : Mignon ! Mignon !

— Oui, c'est bien Mignon ! répétaient les enfants en sautant et en battant des mains.

Et vraiment le nom devait en rester à la jeune pensionnaire.

— Ma sœur, dit la supérieure à une des religieuses qui vint au-devant d'elle; je lui cherchais un nom, car elle s'appelle Thérèse comme moi, et, selon notre usage, pour éviter toute confusion, nous devons l'appeler autrement.

— Mignon ! dit encore la perruche d'une voix caressante.

— Mignon ! Mignon ! acclamaient les enfants en regardant la belle jeune fille, qui restait toute calme et souriante sur les premières marches en tenant toujours la main protectrice de la supérieure.

— Eh bien, mon enfant, dit celle-ci en riant et en regardant Thérèse avec complaisance, il paraît que vous vous appelez *Mignon* ! Vous le voyez ; voilà de petits cœurs qui ne demandent qu'à vous aimer.

Il faut convenir que la bonne religieuse et les enfants, et la perruche et les ondes de l'air qui répétaient le nom de Mignon, disaient bien le mot qui répondait le mieux à la ravissante nature que nous ne peindrons jamais si bien que le peut faire ce simple mot déjà idéalisé par les arts et par la poésie.

Par une chaude soirée d'été avez-vous cueilli sur les chemins un rameau de roses des bois, traînant, fouetté par la pluie, fatigué de l'orage, brisé par les ardeurs du jour ? La tige meurtrie était languissante

et fanée quand, par pitié, le soir, vous l'avez déposée dans le cristal d'une eau pure. Et le lendemain, à votre premier réveil, l'avez-vous vue ? Avez-vous vu la rose des bois ? Ses étoiles blanches vous regardaient en riant, et au milieu de chaque étoile scintillait un pistil d'or couronné de ses lumineux rayons d'étamines ; des boutons rosés surgis dans la nuit, tout gonflés de vie, s'entr'ouvraient encore ; les rameaux verdissants et vigoureux se développaient chargés de leurs belles gouttes de diamants ; un parfum indescriptible, subtil et pénétrant, émanait du calice et des jeunes pousses, et de l'essence même de l'arbuste aimé. Ainsi était Mignon. C'était la branche fatiguée,

recueillie le soir par les bonnes religieuses et renaissant déjà dans une atmosphère plus clémente. Et la trace des gouttes de l'orage se voyait encore sur ses traits aussi purs que la rose des bois.

Le vêtement disgracieux et trop court de la veille avait été remplacé par la longue robe d'uniforme qui laissait en toute liberté sa taille élancée et rendait à son maintien toute son élégance naturelle ; son lourd chapeau ombragé d'un voile vert avait disparu, et des torrents de cheveux bruns,

dorés par les premiers rayons du matin, ruisselant de son front et se gonflant sur ses tempes d'albâtre, se réunissaient en une lourde tresse roulée sur elle-même, et tombaient par leur poids derrière sa tête, comme on le voit souvent dans le profil des médailles achéennes.

Bien que la finesse et la régularité des traits, l'élégance parfaite de la taille, les proportions délicates des extrémités, la pose pleine de laisser-aller, eussent fourni un modèle inappréciable au statuaire qui eût pu considérer et saisir cette charmante figure ainsi placée comme sur un piédestal au plus haut des degrés du jardin, ce n'est pas là le secret de l'émotion que Mignon laissait sur son passage, comme la verveine laisse aux vents son parfum. Ce secret, c'était l'expression de ce beau visage ; c'était la pensée toute nue et sans voile qui rayonnait dans ces grands yeux bleus que Greuze a devinés, qui respirait sous ces lèvres souriantes ; c'était l'âme qui palpait jusqu'à l'extrémité de ces petites mains tendues vers ses nouvelles



Mignon.

sier, vous l'avez depuis
 are. Et le lendemain, i
 -vous vive! vive-ou-ou
 blanches vous regardent
 chaque chose semblait un
 hommeux yeux d'é-
 charge dans le mal, but
 est encore; les ruses
 développement chargé de
 mots; un petit insu-
 de du café et de
 même de l'arbuste
 était la branche fatiguée,
 recueillie le soir
 par les hommes
 religieuses et
 romanes déji
 dans une abso-
 lution plus ré-
 mence. Et la
 braves gaites
 de l'ange et
 vrayement-ou-
 ses traits aussi
 purs que la rose
 les bois.
 Le vèment
 déspression et
 trop court de la
 taille avait été
 remplacé par la
 longueur d'é-
 minence qui bis-
 sait en toute li-
 berté sa taille
 élancée et res-
 tait à son maî-
 tre toute son
 élégance naï-
 ve; son front
 chapeau ombra-
 gé d'un voilette
 avait disparu, et
 des cheveux de
 cheveux bruns
 des du matin, ressemblant
 ses tempes d'hibère, se
 dressent rosées sur des
 points derrière sa tête
 dans le profil mobile
 répétition des traits. L'é-
 les proportions élé-
 de laissez-aller, mesur-
 ble au statuaire qui est
 charmante ligne au-
 de au plus haut des doigts
 se secret de l'ensemble qu'
 age, comme la verve-
 le secret, c'était l'é-
 l'air du visage tout un
 dans ses grands yeux bleus
 respirant sous ses lèvres
 palpables jusqu'à l'exté-
 riorité vers ses amants



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de M^{me} Bernard, de Rivoli, 12. Modes d'Alexandrine, Coiffures de Sergent fils, 21.
 L'Augustin, 8. Fleurs d'Aimée Peyrot, 7. de Menars, 8. Dentelles de G. Violar, Rubans et Passons
 A LA VILLE DE LYON, Chaussée d'Antin, 6. Eventails et Parfums de LeGrand, 4. de S. M. l'Empereur et des Rois
 Étrangères. Coffres pour Amusement de Desvignes Rives et C^{ie}, rue Richelieu, 72.
 Envoi de la Maison de Commission Lassalle et C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 25, Beek Street, Soho. NEW-YORK Prices & C^{ie} General Agents

MADRID P. J. de la Peña

compagnes; c'était l'amour, l'amour pur et infini, qui transpirait dans cette délicieuse et exceptionnelle nature, et qui faisait pénétrer son charme puissant au fond de ces jeunes cœurs.

Mais est-ce encore permis de mettre l'attrait de la pensée au-dessus du culte de la forme? — Si l'on reprochait au narrateur d'inventer, de réunir toutes les perfections, tous les charmes de l'idéal sur le front d'un enfant, nous dirions que c'est peut-être le privilège, sinon la mission de l'art, de rêver, de célébrer cette nature choisie qui repose des tristes réalités dont on offense souvent des yeux innocents.

N'en avons-nous pas assez vu de ces portraits d'une vérité désespérante, dont le poète et l'artiste nous ont étalé l'horrible nudité et les plaies honteuses. Il y a un instrument admirable qui reproduit presque comme un miroir les traits de la figure; pourquoi cependant ne donne-t-il souvent au plus beau visage qu'un masque sans vie et une réalité alligeante? c'est qu'il ne tient compte que de la matière, c'est que l'image n'a pas traversé l'âme de l'artiste et du penseur avant de se refléter dans un cadre. L'écrivain qui reproduit sans choix et sans blâme les tableaux dont nous voulons détourner nos regards ne descend-il pas au rôle d'un instrument vulgaire? Tandis que la nature clémentement cache ses ruines sous les fleurs et nous montre une beauté toujours nouvelle et toujours renaissante, lui, le poète de la réalité, il exhume les cadavres, il nous fait compter et toucher les vers qui rampent au milieu de cette corruption, et il ne se souvient pas de l'âme qui s'est envolée.

Laissez-nous fuir ces tableaux repoussants. Cherchons une consolation dans les souvenirs d'une nature choisie. Bénissons la beauté divine qui rayonne sous la beauté morale. Élevons-nous vers le ciel par la contemplation de cette douce créature qui paraît en descendre; écoutons cette voix qui a gardé l'accent des concerts célestes.

Malgré les aberrations et les hérésies du goût, malgré les mauvais instincts et les engouements de la foule, quelles sont les images qui parlent à tous les cœurs, qui restent dans nos plus doux souvenirs? ce sont les conceptions idéales dans lesquelles l'âme semble absorber et anéantir la matière. C'est une *Béatrix* du Dante, une *Madone* de Murillo, une *Mignon* aspirant au ciel de Ary Scheffer, un ange divin de Paul Delaroche; natures presque célestes qui grandissent nos horizons, nous affranchissent, par la pensée, du poids des jours et de la servitude terrestre.

Pardonnez donc à ma Mignon bien-aimée sa beauté, sa grâce, son charme infini, son prestige irrésistible; laissez-la descendre les degrés du perron comme l'ange aux ailes blanches descendait l'échelle de Jacob; laissez cette douce vision se mêler aux groupes des vivants et faire vibrer tous ces jeunes cœurs qui subissent déjà l'influence magnétique de son regard; laissez ce rayon du ciel traverser la sombre ramée des platanes, au milieu de la vapeur éthérée du matin.

Mignon pencha avec respect son beau front vers la supérieure qui l'embrassa, et elle descendit en souriant et toute légère les marches du perron en posant sa petite main sur son cœur.

— Merci, dit-elle, je vous aimerai comme mes sœurs.

Et elle tendait ses mains aux plus grandes, et

elle baisait le front des jeunes enfants et les plus petites se pendaient à sa robe, en attendant leur tour et en criant: — Et moi, Mignon, et moi, Mignon!

Et les bonnes religieuses, groupées à l'écart, regardaient tout émues cette scène touchante et entraînante, comme tout ce qui est naturel et sincère.

Elle avait donc bien souffert, cette pauvre et charmante créature qui regardait avec une joie céleste ces grandes murailles, ces ombrages sévères, toutes ces figures inconnues, et qui aimait déjà ce lieu de refuge que plus d'une nouvelle venue trouvait quelquefois triste comme une prison ou comme un tombeau?

Quoi! Mignon, as-tu déjà entendu des voix menteuses? as-tu surpris la perfidie d'un regard? as-tu été menacée de quelque trahison infâme, pour te croire sauvée dans cet asile, pour écouter avec extase ces petites voix naïves, pour te mirer dans ces yeux limpides, pour te réfugier si confiante dans les bras de tes sœurs nouvelles?

Quoi! Mignon, sais-tu déjà, toi si jeune, ce que la haine et l'envie peuvent cacher sous une voile de dentelle et sous une robe de moire, pour t'attacher avec tant d'espérance à la robe de bure des religieuses? Que t'a-t-il dit, ce monde menteur, à toi qui entres à peine dans la vie, pour que tu te trouves si heureuse de le fuir? de quelle amertume a-t-il déjà souillé tes jeunes souvenirs?

Cependant la taille élancée de Mignon s'élevait au milieu de ses compagnes comme un peuplier se balance au milieu des saules. On se mit en marche; Mignon faisait le tour de la vaste cour, apprenant et retenant le nom de chaque pensionnaire et ne se trompant jamais; cherchant les physionomies qui l'attiraient, ramenant à elle celles que la timidité ou un autre sentiment pouvaient éloigner, et toutes subissaient bientôt le charme de son effusion.

Au détour d'une allée, elle trouva une petite créature accroupie au pied d'un arbre, effeuillant tristement des rameaux tombés des platanes, et comme étrangère à toute l'agitation qui avait lieu autour d'elle.

Elle ne paraissait pas avoir plus de douze ans; ses traits étaient amaigris, son teint était terne, ses grands yeux caves et languissants étaient empreints d'une profonde tristesse, sa robe était souillée de poussière, ses mains toutes terreuses, sa contenance embarrassée.

— Quelle est donc cette pauvre enfant? dit Mignon en s'arrêtant avec étonnement.

— C'est Graziella, c'est la muette, disaient ses compagnes en l'entraînant; elle est méchante; on la laisse pour ce qu'elle est.

— Et pourquoi? dit Mignon. Je vois chacune de vous tenir par la main une petite fille que vous paraissez préférer et qui vous appelle sa mère. Où est-elle, la mère de la muette? Qui est la mère de la pauvre Graziella?

— Ah! bien oui! elle a changé quatre fois de mère depuis qu'elle est ici, et tout le monde l'a abandonnée; et, quand la dernière vient de quitter le couvent, personne n'a pu s'en charger. Voyez comme elle est faite! C'est pourtant la bonne sœur Gertrude qui l'a habillée et soignée ce matin; elle était aussi propre que nous en descendant.

— A-t-elle donc été toujours si malheureuse? dit Mignon tout émue en la regardant avec pitié.

— Mais non. Elle parlait plus que les autres, et

elle vous entend bien; voyez! mais elle a eu peur un jour, dit une jeune fille, et depuis elle n'a plus rien dit. Et si ce n'était que cela! Mais voyez comme elle s'arrange!

Et, accablant Graziella de reproches, elle lui montra le désordre de sa toilette et la fit lever brusquement en lui prenant la main.

— Laissez-la, je vous en supplie, dit Mignon de sa douce voix, en dégageant la main de l'enfant et la prenant dans les siennes; voyez comme elle me regarde, elle devine peut-être que j'ai souffert aussi, moi qui me trouve aujourd'hui si bien avec vous! Laissez-moi obéir à la pensée qui me vient. Laissez-moi, mes sœurs, essayer d'être sa mère; vous m'aideriez; vous verrez que nous la rendrons propre et gentille. Que faut-il faire pour avoir la permission d'être sa mère?

Graziella, toute gauche, embarrassée, honteuse, avait entendu ces douces paroles, elle en resta toute surprise; elle s'attendait si peu, la pauvre abandonnée, à une marque d'intérêt! sa physionomie s'était éclairée; Graziella avait essuyé sa figure sur ses manches et ses mains à sa robe; elle prit dans ses mains sales la dou-

ce et blanche main de Mignon, et, paraissant chercher une intonation dans sa mémoire, palpitant sous le coup d'une grande émotion et faisant un effort suprême, elle articula d'un air de souffrance et d'une voix gutturale et saccadée: *Mère, mère!* Mais ce mot si doux, si tendre et si facile, fut le seul qui put sortir de ses lèvres contractées.

— Elle a parlé! elle a parlé! criaient les enfants.

Graziella entraîna Mignon, en courant de toute sa vitesse, vers la supérieure qui se promenait avec quelques-unes des dames à l'entrée du verger réservé. Elle se plaça devant le groupe des religieuses, présenta Mignon en lui baisant la main, et en répétant avec effort: *Mère, mère!* et elle regardait Mignon avec extase et admiration.

— La muette a parlé, elle a parlé, répétaient les enfants; c'est Mignon qui fait parler les muets.

— Quoi! Mignon, dit madame Thérèse, la supérieure, toute surprise, après avoir consulté les religieuses d'un regard, vous voulez être la mère de cette pauvre abandonnée? Vous ferez une bonne œuvre, car

nous l'aimons; malgré son manque de soin, elle n'est pas méchante, et vous l'aimerez aussi quand vous saurez sa triste histoire. Je vous avoue que je m'en suis moi-même longtemps occupée et sans succès; mais vous, sa compagne, si vous la traitez avec douceur et amitié, vous réussirez peut-être, car c'est une sympathie plus intime qui lui manque. En tous cas, mon enfant, j'aime à vous voir tenter cette épreuve qui prouve votre bon cœur. Nous allons vous inscrire comme sa mère; vous remplacerez sœur Gertrude, qui était excellente pour elle et qui ne s'en tirait pas trop bien, comme vous voyez, malgré tous ses soins. Vous

nous répondrez de son travail et de sa tenue; mais nous ne serons pas bien sévères dans les premiers temps, car vous aurez fort à faire. Prenez donc courage, mon enfant, et attendez tout de votre cœur.

— Eh bien! Graziella, te voilà heureuse! tu as trouvé une mère, et Mignon t'a délié la langue. Voyons, parle - nous encore!

— Mère, mère! dit Graziella avec effort et avec de grands signes de joie.

Pour toute réponse, Mignon se baissa vers la pauvre petite, l'embrassa tendrement et dit à ses compagnes:

— De ce moment elle est ma fille, et qui m'aime l'aimera.

Puis, la prenant par la main, elle ne la quitta plus, et commença à lui conter de belles choses, tout en s'occupant de sa toilette, qui avait bon besoin de modification. La première station fut naturellement à la fontaine, où Mignon lava la figure et les mains de sa fille.

N'était-ce pas un groupe touchant que cette union spontanée de la beauté et de la laideur, de la grâce infinie et d'une gaucherie qui touchait à l'abrutissement, de la vivacité de l'intelligence et d'une timidité qui ressemblait à l'idiotisme, de la fierté qui protège et de la faiblesse qui trouve un secours, une sympathie inattendue! Tous les yeux comprenaient le charme de ce contraste, tous les yeux suivaient la jeune mère et la fillette disgracieuse qui sautillait près d'elle en regardant fièrement tout le monde; car elle se sentait maintenant un appui, et elle répétait: *Mère, mère!*

Dire que dans un si grand nombre de compagnes il n'y eut pas quelques sourires de moquerie, quelques



Graziella.

regards d'envie dissimulée, ce serait méconnaître la pauvre nature, ce serait nier l'ivraie dans le champ de pur froment. Sans se rendre compte de l'émotion qui avait pu arracher quelques syllabes inarticulées à la pauvre muette, une voix disait en riant dans un groupe : « Elle fait parler les muets, elle va bientôt faire voir les aveugles et marcher droit les boiteux ! » Mais Mignon était trop contente; elle ne voulait rien voir ni entendre de ces malices inoffensives, et, à la fin de la récréation, elle suivit ses compagnes après avoir embrassé tendrement sa fille Graziella, qui, après la toilette improvisée de la jeune mère, n'était déjà plus reconnaissable.

Elles étaient heureuses toutes les deux, et qui sait lequel éprouve le plus de joie de celui qui reçoit le pain du jour, ou de celui qui peut le donner ?

V.

GRAZIELLA.



le fruit tombé avant l'automne, c'est la fleur fanée avant le soir.

C'était pourtant autrefois une belle petite fille, toute fraîche et riante, avenante et serviable; c'était la joie et l'espérance de la maison. Quel vent d'orage a déjà brisé ce pauvre roseau ?

Si vous étiez entré il y a quelques années dans l'atelier de Marx, le statuaire, vous auriez vu une chose rare en ce monde, vous auriez vu des gens heureux.

Que j'aime à pénétrer dans ces sanctuaires de l'art, à respirer l'air humide et frais de l'atelier, à assister à ce premier travail du génie créateur, à voir, à toucher la glaise, qui prendra, sous une main puissante, une forme, et bien plus, une pensée; à interroger ces essais informes, les uns déjà abandonnés, d'autres conservés avec soin; à suivre les projets plus arrêtés, les terres cuites finement modelées, les bijoux privilégiés mis sous verre, les statuettes gracieuses, les blancs fantômes de plâtre, dernière expression de la volonté de l'artiste, et enfin les blocs de marbre dont le statuaire sonde du regard la profondeur et dont il dit : *Il sera dieu !*

Je m'arrête encore devant le praticien vigoureux qui dégrossit et enlève avec effort les éclats du marbre pour développer et découvrir la figure idéale qui se cache dans le cœur du rocher.

Où trouver un refuge plus envié, qui repose davantage des vulgarités de la vie, de la banalité des rap-

ports du monde et du poids des affaires? Que de fois on s'oublie là dans la contemplation de l'art, dans d'interminables entretiens sur le bon, le beau et le vrai, dans les épanchements de la familiarité si naturelle aux artistes! Cela s'appelle vivre.

Aussi il était heureux, Marx le statuaire, lorsque, jeune et fort, entouré de sa femme, de sa fille et de quelques bons amis, glorieux de ses premiers succès, animé du feu créateur, il modelait la terre humide en chantant, en rêvant à l'avenir, ou bien lorsque, tenant la main de sa femme, il portait sur ses genoux sa petite Graziella, alors si intelligente et si parlante. Beaux jours, jours comptés! Mais, quand l'amandier livre aux premiers baisers du soleil ses bourgeons naissants et ses fleurs rosées, il ne faut qu'un souffle de la bise d'avril pour effeuiller sa couronne; ainsi s'envolent et périssent les espérances de l'artiste.

Il faut vivre! — mot cruel qui rappelle les esprits égarés dans l'espace, qui replonge dans le sommeil l'âme expansive et nous enferme dans le cercle de fer de la réalité. — Il faut vivre! Et quel sculpteur saura tirer des entrailles du marbre le pain de froment ?

De tous les arts, il n'en est peut-être pas qui offre de plus désespérantes impossibilités et qui impose de plus rudes labeurs. Le poète avec sa plume, le peintre avec son crayon, expriment une idée et peuvent mettre en lumière des chefs-d'œuvre... Mais le sculpteur! après bien des années d'études, bien des connaissances spéciales à acquérir, pour commencer la plus ingrate carrière, il lui faut un vaste emplacement, il lui faut pétrir la terre humide comme un manœuvre et tailler la pierre comme un maçon.

Si l'artiste a enfin modelé une figure qui répond à sa pensée, il faut acheter le marbre à prix d'or; à prix d'or il faut payer le praticien qui ébauche sous les ordres du maître; il faut passer bien des jours et bien des nuits dans des travaux de géant. Il faut que l'œuvre puisse tourner sur pivot et plaire sous tous les aspects, tandis que le poète ne nous raconte de ses héros que ce qu'il veut, tandis que le peintre ne nous présente qu'une surface.

Et puis, quand tout est achevé, quand le grand jour est arrivé, quand il s'agit de mettre l'œuvre en lumière, tout est à craindre, depuis l'indifférence du public jusqu'à l'ironie ou la cruauté du critique inconnu qui, d'un coup de plume, peut briser une statue de marbre, jusqu'au silence qui peut tuer l'artiste.

Avec quel amour Marx avait caressé sa charmante création de *Graziella* en s'inspirant d'un des plus poétiques récits de Lamartine! Il avait peut-être choisi ce sujet parce que c'était le nom de sa fille bien-aimée. Avec quel bonheur il avait tiré du marbre cette figure ravissante que le grand poète a rêvée! Quel succès lui était présagé lorsque les connaisseurs, assis sur le divan, s'extasiaient et applaudissaient en voyant cette belle apparition tourner lentement sur pivot, et présenter successivement ses admirables contours à la lumière rosée projetée par le store rougeâtre de la haute fenêtre! C'était la vie qui animait cette belle figure repliée avec grâce sur elle-même, désolée et languissante; c'étaient de vraies larmes qui coulaient de ses yeux: le marbre pleurait.

Un riche Américain qui se trouvait à Paris, et qui achetait par commission un *assortiment* d'objets

d'art, non avec connaissance de cause, mais sur le renom des artistes et sur la commande de ses correspondants, avait vu la *Graziella* dans l'atelier, et avait presque promis d'en prendre livraison après l'exposition des beaux-arts. Mais, un des premiers jours de l'exposition, Marx vit arriver chez lui l'Américain, porteur de deux petits journaux qui contenaient des articles mordants, ironiques, et, comme on dit, *très spirituels*, sur sa statue. C'étaient deux flèches empoisonnées qui venaient frapper l'artiste sans défense.

— Vous comprenez, dit froidement le spéculateur du nouveau monde, que cette publicité déprécie votre *marchandise*, et que je ne pourrais, quant à moi, donner mon propre argent (*my own money*) contre ce marbre qu'avec un rabais du tiers, soit $\frac{33}{100}$ et $\frac{1}{3}$ pour 100 sur le prix convenu. C'est tout à fait l'usage sur les cotons et les cafés, quand ils sont avariés (1).

L'artiste troublé ne daigna pas répondre que ces critiques s'annulaient par leurs contradictions, il ne voulut pas en appeler à d'autres témoignages. Sa statue lui resta. Ce fut comme le point noir qui se montre au fond d'un horizon splendide et qui deviendra la tempête.

Il faut bien faire son compte, puisqu'il oubliait de

(1) Mais faut-il laisser croire à nos lectrices que le sentiment de l'art est également étranger à tous les habitants de ce nouveau monde si avide de progrès? Ce ne serait pas juste, car il existe en Amérique bien des amateurs éclairés, et le hasard m'en a fourni dernièrement une preuve charmante que je demande la permission de raconter ici.

Si vous avez passé quelquefois sous les beaux ombrages du Luxembourg, vous aurez remarqué à la place d'honneur, sur la terrasse qui regarde le dôme de Sainte-Geneviève, une statue qui se distingue entre toutes par son élégance et la noblesse de son style; c'est la *Valentine de Milan*. Bien des indifférents passent, il est vrai, devant cette œuvre choisie sans la voir; mais les connaisseurs s'arrêtent pour admirer la beauté de l'expression, le calme de l'attitude, la grâce des ajustements, le fini irréprochable des extrémités; c'est surtout à ce dernier signe qu'on reconnaît la science du dessin, sans laquelle la sculpture deviendrait le dernier des arts.

Or, un jeune Américain, que nous nommerons si vous voulez M. L. S..., parcourait en touriste le jardin du Luxembourg, et, après avoir passé légèrement devant quelques blocs de marbre plus ou moins dignes du nom de statue, il s'arrêta devant la *Valentine*.

— Enfin, dit-il, voici de l'art! Il considéra longtemps cette

œuvre, entraîné par le charme de son sujet et l'amour de son art. Il avait dépensé plus de 6000 francs pour le marbre, le praticien, les modèles, etc., c'était un déboursé énorme pour un artiste. Il avait des engagements à remplir; puis vinrent les mauvais jours. Sa femme, inquiète de l'avenir et devinant les peines que Marx voulait lui cacher, tomba gravement malade. Au lieu de suivre ses travaux, il fallut être aux expédients, chercher du secours.

Un de ses amis le conduisit un jour chez M. Crève-cœur, riche industriel, amateur des beaux-arts, mais très occupé et absorbé par le torrent des affaires, et néanmoins obligeant et généreux.

— Mon cher monsieur Marx, dit le négociant, je regrette fort de ne pouvoir aller voir votre *Graziella*, que j'ai à peine aperçue au Salon, mais je ne m'appartiens pas. Sitôt que j'aurai un peu de liberté, comptez sur moi. Comme tout le monde, j'aime votre talent, et il me faut quelque chose de vous.

Puis, voyant l'air attristé de l'artiste, il a-

jouta en le regardant avec intérêt:

— Mais, dites-moi, et vos commandes et vos travaux?

— Monsieur, dit Marx, je n'ai aucun droit à votre

œuvre magistrale, tourna autour de la statue, lut sur le côté du socle: H...., 1846, et prit une note sur son calepin.

M. L. S... n'eut rien de plus pressé que de se faire indiquer l'adresse du sculpteur H..., et pénétra dans un atelier désert. Par une insouciance assez habituelle aux artistes, toutes les portes étaient ouvertes, et personne n'était là pour le recevoir. Le visiteur n'osait rester; mais il se trouva captivé par le spectacle d'une ravissante figure endormie. C'était une *Psyché* de marbre, aussi chaste que belle. Il s'avancait avec précaution, comme s'il eût craint de troubler ce silence et de la réveiller. M. H... le trouva dans cette contemplation.

— Voulez-vous, monsieur, me vendre cette statue? dit l'Américain, sans autre préambule.

— Elle n'est plus à moi, dit l'artiste, sans autre forme.

— J'arrive donc trop tard? Mais ne pouvez-vous me dire le nom de l'heureux acquéreur? Si je lui faisais une offre convenable, il voudrait bien, peut-être, me céder ce trésor.

— Je vous remercie, monsieur, d'estimer si haut cette figure, mais je doute que l'Empereur, qui l'a commandée pour le château de Saint-Cloud, puisse entrer en arrangement avec vous.

— Comment faire, alors? Je ne puis pourtant pas me passer de votre *Psyché*. Pourquoi me l'avez-vous laissé voir?

— J'en ai bien une semblable, dit en riant l'artiste, charmé



D'où vient cette chétive créature, si languissante...

bienveillance, pourquoi vous occuper de mes embarras ?

— Dites toujours, reprit vivement M. Crève-cœur, tout en classant ses papiers : qui ne s'intéresserait à un homme comme vous ?

— Eh bien, monsieur, dit Marx en faisant un effort, le ministère nous paye par à-compte le montant des commandes; ces à-compte son bien vite absorbés par les frais de main-d'œuvre et les besoins de la vie; de sorte que, l'œuvre terminée, le produit a déjà disparu, et nous ne sommes pas plus avancés; et j'espérais que, si vous veniez voir ma *Graziella*, pour laquelle j'ai fait de grands frais...

— Je ne puis vraiment pas, dit M. Crève-cœur; mais, si vous avez besoin d'argent, mon cher monsieur Marx, ne vous gênez pas. Je serai trop heureux d'aider un homme de talent que j'aime et j'estime, — et, lui présentant un papier: — Tenez, dit-il, faites-moi là un reçu de la somme que vous voulez, payable quand vous voudrez.

Marx resta bien surpris.

— Monsieur, dit-il, c'est bien rare, ce que vous faites là, car vous ne me connaissez que par mes amis; je ne puis vous dire ma reconnaissance; il faut une dure nécessité pour que j'accepte. Puis-je donc écrire un reçu de deux mille francs payables dans un an? car avant cette époque...

de voir cet enthousiasme chez un grave Américain, car le visiteur s'était fait connaître.

— Et où est-elle? dit vivement M. S...

— Elle est là derrière la porte.

Or, il montrait une borne de marbre, d'une forme très irrégulière et toute couverte de poussière.

— Quoi! cet esabeau de pierre? dit le visiteur désappointé.

— La statue est là dedans. Je n'ai que quelques éclats de marbre à enlever. Ce sera demi-nature, une proportion charmante pour placer dans un salon.

— Je la prends, dit avec empressement M. L. S... Et, payant libéralement le prix fixé par le statuaire, il prit jour pour venir voir l'œuvre achevée.

Il fut exact au rendez-vous, et trois mois après, il trouvait sur une estrade, au milieu de l'atelier, une mignonne *Psyché* endormie, qui paraissait plus gracieuse encore dans ses proportions réduites.

L'amateur en extase embrassa l'heureux statuaire.

— Pardonnez-moi, lui dit-il, mon cher S. H... Je me suis sans doute trompé dans mon compte, et j'ai retrouvé dans mon

— Doublez le tout, dit M. Crève-cœur, et adieu, car on m'attend. Nous nous reverrons.

Il dit à son caissier de payer quatre mille francs contre un reçu stipulé payable dans deux ans; il sortit en s'excusant et en serrant affectueusement la main de Marx qui se voyait pour le moment hors de peine.

Avec ce secours inattendu, Marx recommença à lutter; mais les circonstances devinrent plus pénibles. Sa femme ne se rétablissait pas; les frais de sa maison augmentaient, et les commandes ne venaient pas. Les

années se passaient, et, quand l'échéance de son engagement de 4000 francs arriva, il n'était pas en état d'y pourvoir. N'osant se présenter chez M. Crève-cœur, il lui écrivit pour demander un délai et ne reçut aucune réponse. Mais celui-ci lui fit savoir un jour qu'il était pour le moment trop malade pour sortir; qu'il comptait, toujours sur la *Graziella* si elle était encore à vendre; mais qu'en attendant Marx ne devait prendre aucun souci de son engagement qui ne lui serait pas présenté.

Le calme que ces bonnes paroles apportèrent dans le ménage de l'artiste ne fut pas de longue durée, car peu de temps après un garçon de caisse frappa à la porte de l'atelier et présenta le fatal engagement de quatre mille francs acquitté par madame veuve Crève-cœur. Marx, pâlisant à la vue de cette signature qui lui

portefeuille ce billet de banque qui, certainement, est bien à vous.

Il rappelait ainsi une anecdote charmante attribuée au duc de Luynes, à propos de la *Pénélope*, de Cavalier. Mais ces exemples sont rares; il faut se hâter de les enregistrer.

M. L. S... fit enlever son trésor et ne quitta pas le statuaire sans lui commander le marbre réduit de sa *Suzanne au bain*, que tout le monde a remarqué au milieu du jardin de l'Exposition des beaux-arts (excepté toutefois le jury des récompenses). Voilà l'histoire d'hier. L'artiste et l'amateur nous pardonneront bien une indiscrétion commise à si bonne intention.

Si nos financiers et nos grands seigneurs imitaient quelquefois l'habitant des États-Unis, qui a si bien joué son rôle dans cette scène de l'enlèvement de *Psyché*, on verrait dans les salons du grand monde les chefs-d'œuvre de l'art remplacer dans leur noble simplicité les mille oripeaux, les étranges potiches, les bronzes de pacotille, qui encombrant la demeure des riches au grand préjudice du bon goût et des artistes consciencieux.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.



C'est vous qui êtes monsieur Marx? — Voir page 50.

apprenait la mort d'un protecteur généreux, répondit qu'il n'avait pas d'argent et qu'il irait s'en expliquer. Le garçon de recette prit son crayon, écrivit en marge de l'effet, avec le flegme de l'habitude, *pas de fonds*, et sortit.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

M. Alexandre Dumas fils, ce jeune favori de la gloire littéraire, qui a déjà gagné, au théâtre, presque autant de batailles qu'il en a livrées, vient encore de triompher au Gymnase avec sa nouvelle comédie, *le Fils naturel*. Il a pris une éclatante revanche de la froideur, injuste à mon avis, avec laquelle le public accueillit, l'année dernière, *La Question d'argent*. Dans sa pièce de 1857 l'auteur s'était borné à faire une comédie de mœurs, bien conçue et bien déduite, sans préoccupation étrangère à son sujet; dans sa comédie de 1858, il a cherché et trouvé avec un merveilleux bonheur la mesure du genre, de l'esprit et du style qui conviennent au public du moment; la seule forme peut-être sous laquelle on pût faire accepter ce sujet socialement si délicat de la reconnaissance des enfants naturels. Voici en quelques lignes sur quelle donnée repose la pièce.

Charles Sternay a séduit une jeune ouvrière, Clara Vignot. Depuis trois ans elle est mère et attend de jour en jour qu'il plaise à Charles de reconnaître Jacques, son fils. Au lieu d'une reconnaissance, c'est un abandon qu'il médite; il vient annoncer à Clara qu'il est à peu près ruiné et obligé de partir pour l'Amérique, afin de refaire sa fortune. A peine a-t-elle reçu ses adieux qu'elle apprend la triste vérité: Charles va se marier!

Après cet abandon, Clara s'est empressée de renoncer à la petite rente que Charles avait voulu lui faire; elle est tombée malade et a reçu des soins de frère d'un jeune homme, malade lui-même, et condamné à mourir au bout de quelques mois. Lucien est mort en effet, mais en laissant à Clara et à Jacques toute sa fortune, vingt-cinq mille livres de rente.

Vingt ans plus tard, Jacques a vingt-trois ans; il est devenu un homme charmant, plein de cœur, de grâce et d'esprit. Sa mère a acheté une petite terre nommée: Boisnie; elle y a élevé Jacques et l'a habitué à prendre le nom de Jacques de Boisnie. C'est donc sous ce nom qu'il se présente, par hasard, à la famille Sternay et recherche la main de mademoiselle Hermine, la propre nièce de Charles Sternay. La mère de Sternay, fausse marquise à prétentions nobiliaires, trouve ridicule la demande de ce petit monsieur sans nom, et elle le fait mettre à la porte, surtout quand elle sait qu'il est le fils naturel de son propre fils. En présence de cette répulsion, il faut bien que Jacques sache tout, et le notaire, son parrain, témoin fidèle du passé, le lui révèle tout entier. — Eh bien! je vais voir mon père, dit Jacques.

Sternay est fort embarrassé, lorsque son fils lui demande l'explication de sa conduite; il se rejette sur les banales obligations imposées par le monde; en vain il veut risquer une récrimination contre Clara, à propos de la fortune qui lui a été léguée; Clara paraît et sa justification est très facile. Cependant Jacques a été fortement impressionné par cette scène; cette fortune d'un étranger lui pèse, il aurait mieux aimé que sa mère eût accepté la petite rente que Sternay voulait lui faire: un mot encore, il va accuser sa mère, lorsque Fressard, le notaire, le rappelle au respect et à l'adoration qu'il doit à la plus honnête et à la plus dévouée des mères.

Jacques a compris qu'il ne pouvait garder son nom de

Boisnie; il a repris celui de sa mère, se fait appeler Jacques Vignot et conçoit l'ambition de l'illustrer. Placé près d'un ministre en qualité de secrétaire, il a à s'occuper de la question d'Orient (celle de 1840), donne des preuves d'une haute intelligence des affaires et est envoyé en mission à Constantinople.

Pendant l'absence du jeune diplomate, Sternay et sa mère ont réfléchi; Sternay voudrait devenir quelque chose, membre du conseil général, député, être décoré; s'il était connu comme père de ce jeune homme si distingué, de qui tous les journaux parlent, il aurait d'excellentes chances; le ministre le protégerait, et puis son oncle le marquis d'Orgebac, qui a toujours obstinément refusé de le nommer héritier de sa fortune et de son titre, se déciderait, si l'on reconnaissait Jacques qu'il a pris en amitié. Donc voilà mons Sternay et sa prétendue marquise de mère qui accablent Clara Vignot de prévenances et de caresses. Sternay s'en va partout se vantant de son fils, dont il attend le retour pour signer l'acte de reconnaissance. Au fond il espère que Clara sera bientôt reléguée sur le second plan, et s'éloignera d'elle-même pour ne pas nuire à l'avancement de Jacques. Celui-ci arrive et se jette tout d'abord dans les bras de sa mère. Surpris de l'empressement des Sternay, il demande à réfléchir et à consulter Hermine que l'on consent à lui donner pour femme. — Quel nom voulez-vous porter? lui dit-il. — Celui que vous avez illustré, que vous tenez de votre mère et que vous devez garder pour prix des soins et de l'éducation qu'elle vous a donnés. — Malheureux, s'écrie Sternay, puisque tu ne veux pas porter mon nom, permets-moi au moins de t'appeler mon fils! — Oui, mon oncle, répond Jacques.

Autour de cette action gravitent des scènes et des caractères épisodiques tracés avec une grande habileté; tels sont le notaire et le marquis dont l'auteur a su tirer un excellent parti. La pièce est jouée avec un grand talent par mesdames Rose Chéri, Mélanie, Delaporte, MM. Geoffroy, Derval, Dupuis et Lagrange.

Au Théâtre Lyrique, l'anniversaire de la naissance de Molière a été fêté de la façon la plus heureuse par la première représentation du *Médecin malgré lui*, orné de musique par M. Charles Gounod. La nouvelle partition de l'auteur de *Sapho*, de la *Nouveau sanglant* et des beaux chœurs d'*Ulysse* est traitée avec un grand soin, une conscience on ne peut plus louable et un talent supérieur. On y trouve une foule de mélodies ingénieuses et piquantes, d'effets charmants et parfaitement appropriés aux situations et au style de la pièce. Elle a été accueillie par le public avec un véritable enthousiasme. On a particulièrement applaudi l'air des *petits glouglous*, le beau chœur des *fagotiers*, les couplets de Martine, la délicieuse romance de Léandre, le sextuor de situation du second acte, et un ravissant trio. Une cérémonie, dans laquelle ont été chantées, comme hymne à Molière, des strophes de la partition de *Sapho*, a complété cette belle solennité.

Meillet joue en comédien le rôle de Sganarelle, ce qui ne l'empêche nullement de chanter en véritable virtuose; il est parfaitement secondé par Fromant, mesdemoiselles Faivre et Girard.

Au Palais-Royal on rit à une petite comédie, un peu leste, *Péché caché*, signée de M. de Meilhac.

Enfin le Cirque a joué son *Turlututu*, grande féerie en trente tableaux, de MM. Clairville, Albert Monnier et Edouard Martin. La donnée de la lutte du Diable et de sa femme faisant assaut de miracles n'est pas neuve, mais elle est traitée d'une façon amusante; les auteurs ont bien su tirer parti des *trucs* et des surprises machinés par la direction; on peut seulement leur reprocher l'abus des équivoques risquées et des mots grivois, abus maladroit, s'il en fut, dans un genre de pièce qu'on a l'habitude de laisser voir aux enfants.

Julien LEMER.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.